

Les vieilles filles de bonne famille:

Une étude de femmes célibataires
françaises nées au début du XXème siècle¹

*Claudia Fonseca*²

JE DOIS MA VÉRITABLE INITIATION À LA CULTURE FRANÇAISE aux trois sœurs qui, pendant les années quatre-vingts, ont accueilli mon mari et moi-même au troisième étage de leur belle maison dans la proche banlieue parisienne. La plus jeune avait, à l'époque, près de soixante-dix ans, et aucune d'entre elles n'avait jamais été mariée. Il nous a fallu un certain temps pour nous habituer les uns aux autres et il y a eu des concessions des deux côtés. Elles ont appris à tolérer la visite fréquente de nos amis dont la coupe de cheveux et les vêtements délabrés ne leur plaisaient guère, et nous avons appris, avant tout, à observer certaines règles d'étiquette – surtout en ce qui concerne la langue. Il s'est vite avéré qu'une bonne partie de nos maladroites étaient pardonnables pourvu que nous respections certaines formules : dire, par exemple, "Bonjour *Madame*" quand nous nous croisions dans l'escalier (au lieu d'un "salut" ou d'un "bonjour", plus court et décontracté), et finaliser nos échanges avec la phrase complète, "Je vous en prie", au lieu d'un simple et vulgaire "merci". Nos hôtesse semblaient trouver beaucoup de plaisir à nous voir acquiescer, petit à petit, ces habitudes, comme si elles réalisaient, ainsi, une sorte de mission civilisatrice de deux jeunes étudiants étrangers.

L'arrangement était fort commode tant pour elles – qui, en logeant des étudiants étrangers, palliaient les coûts de la maison – comme pour nous qui pouvions ainsi jouir à bas prix d'un jardin à l'anglaise ainsi que d'une vue sur la tour Eiffel. Nous louions des pièces et non pas un appartement. Aussi, pour y accéder, nous devions emprunter des parties communes, d'où nous

1 Une première version de cet article fut publié en portugais en: "Solteironas de fino trato: reflexões em torno do (não) casamento entre pequeno-burguesas no início do século". *Revista Brasileira de História (A Mulher e o Espaço Público)* 9(18): 99-120, 1989.

2 Département d'Anthropologie, Université Fédérale de Rio Grande do Sul, Brésil, claudiaf2@uol.com.br

pouvions observer, à travers des portes vitrées, le salon et la salle à manger de nos hôtes. Étant souvent invitée à entrer dans ces pièces pour prendre le thé ou simplement pour bavarder avec les Dames C., j'ai commencé une plongée dans le monde de ces vieilles demoiselles. Originaires du Nouveau Monde, je trouvais particulièrement intrigant l'air du passé qui semblait imprégner l'ambiance, associant chaque livre, chaque meuble à un souvenir d'avant-guerre.

A mes yeux, ces trois vieilles dames étaient dotées d'une culture extraordinaire. D'abord, elles parlaient toutes couramment anglais, ayant fréquenté aux États-Unis – en tant qu'étudiantes et professeurs de langue et culture françaises – les écoles supérieures les plus prestigieuses (Bryn Mar, Smith...) La plus âgée – surnommée par ses sœurs "la Duchesse" du fait de son élégance jugée excessive – avait fait sa carrière en droit, jouant un rôle important au Tribunal International de Nuremberg. La deuxième, "La Générale" (celle qui nous imposait l'emploi du terme "Madame", au lieu de "Mademoiselle") avait un rôle central dans l'organisation des affaires de la maison. Avant de prendre sa retraite, son zèle administratif avait garanti son succès comme directrice de programmes d'échange culturel. Depuis lors, ce même talent avait été investi dans l'organisation de la routine domestique. La "petite dernière", après avoir vécu dix-sept ans aux États-Unis, était revenue en France pour aider sa sœur aînée à "s'occuper de maman". Avec l'argent épargné aux États-Unis, elle avait acheté un beau pavillon à Meudon qui était devenu la base des trois sœurs depuis le début des années 40.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, la plus vieille des trois s'était exilée aux États-Unis d'où elle espérait contribuer à la "cause de Général De Gaulle", alors que ses deux sœurs s'étaient engagées dans la Résistance. Les aventures de cette période étaient toujours présentes dans les objets de la maison. Quand, par exemple, je voulus un jour emprunter un vieux vélo, dé-senterré d'en dessous d'une montagne de bric-à-brac au garage, on m'expliqua que ce n'était pas n'importe quel vélo. C'était le moyen de transport qui avait permis à une amie juive d'atteindre la zone libre à des centaines de kilomètres de Paris. Sur le piano du salon, une photo prise tout de suite après la guerre révélait la cadette de la famille, en uniforme militaire, avec la médaille d'honneur à la poitrine.

Ma propre grand-mère, une femme née, comme les Dames C., au début du siècle, avait passé sa vie entière dans un rayon de 500 kilomètres autour

de sa petite ville natale au Sud d'Illinois. Elle s'était mariée avec mon grand-père, jeune ouvrier entrepreneur, avant de terminer ses études secondaires, menant depuis lors une vie de femme au foyer et mère d'un seul enfant, ma mère. Le contraste entre sa vie et celles des trois soeurs ne pourrait être plus grand – ce qui explique en partie ma fascination pour ces dernières. Mais, malgré mon admiration, un fait de leurs biographies me laissait perplexe. Pourquoi ne s'étaient-elles jamais mariées? Le fait d'être de "vieilles filles" semblait peser lourd sur leur existence. Autant les gens de leur entourage tendaient à expliquer certains de leurs traits personnels dans ces termes, autant les Dames C. elles-mêmes semblaient compulsées à se défendre contre de tels stéréotypes négatifs, chaque fois que le sujet de mariage surgissait dans nos conversations.

Le célibat était-il le prix que ces femmes devaient payer pour avoir mené une vie indépendante? En étendant mon regard au-delà des dames C., cette hypothèse devenait peu convaincante. En effet, il me semblait que je trébuchais sur de «vieilles filles» à tous les tournants. Rares étaient les collègues universitaires à Paris qui n'avaient pas une vieille tante célibataire qui servait de nourrice, historienne, ou aide familiale de sa parentèle. Quelques-unes de ces femmes avaient fait des études, réalisé des voyages, suivi des carrières – telles les Dames C., mais d'autres avaient mené une vie domestique, portant très peu de ressemblance à celle des "femmes indépendantes".

Mes amis français m'offraient encore une autre explication pour ce qui leur semblait un surplus de femmes célibataires de la génération de leurs grands-parents. Le sort de ces dames serait dû à la guerre de '14-'18. Après tout, la France n'avait-elle pas perdu un million et demi d'hommes? Or, dès mes premières consultations bibliographiques, il est devenu clair que l'explication démographique n'était pas si évidente que ça. Tel l'âge des conjoints au premier mariage, le pourcentage de femmes célibataires baissait d'une façon persistante depuis le début du XIX^{ème} siècle (Maison et Millet 1974). La guerre de 14-18 n'a freiné cette tendance que très légèrement. On estime que, si la guerre n'avait pas eu lieu, le taux de célibat féminin aurait baissé de 12,5% en 1914 à 10% en 1918. Or, il est tout simplement resté stationnaire. Ainsi, raisonne un chercheur,

...le manque d'hommes n'a contraint au célibat que 2,5% de femmes (nées entre 1881 et 1910), bien que la guerre ait provoqué la mort de 15 à 20% des hommes [qu'elles] auraient normalement épousés» (Henry 1966: 277).

D'après ce démographe, le célibat n'était pas un sort inévitable pour les survivantes de la guerre de 14-18. Les femmes de cette génération ont modifié leurs habitudes pour s'adapter aux circonstances. Elles se sont mises à choisir des partenaires qu'elles auraient, quelques années auparavant, dédaignés, c'est-à-dire, elles ont accepté de se marier avec des immigrés, des veufs, des divorcés, et des hommes plus jeunes (l'âge des femmes au premier mariage a augmenté pour ce groupe alors que celui des hommes a baissé).

Le «grand nombre» de vieilles demoiselles nées au début du siècle serait-il donc une simple illusion ? L'introduction, dans notre analyse, du facteur «classe» ouvre la voie à une autre interprétation des faits. Certainement, la mort tragique d'un grand nombre de jeunes hommes a exacerbé la concurrence entre femmes, modifiant les règles du marché matrimonial. Elles-mêmes le disent. Cependant, il est fort possible que chaque classe se soit adaptée à sa façon à la crise de nuptialité survenue après la guerre, et que, dans certains milieux (la petite et moyenne bourgeoisie, par exemple), les femmes ont souffert plus de contraintes que dans d'autres. (De telles différences seraient escomptées par les statistiques démographiques qui tendent à présenter l'image d'une population homogène). L'hypothèse que *certaines* femmes n'ont pas adapté leurs ambitions au nouveau marché matrimonial relèverait d'une situation particulière qui n'obéit que très partiellement aux mandats de l'économie démographique. Autrement dit, notre étude vise à ajouter un peu de gravier à la pierre tombale du déterminisme malthusien.

Pour explorer cette hypothèse, j'ai voulu écouter les femmes en question, fouillant leurs souvenirs pour savoir comment elles ont éprouvé leur situation de célibataire. Aussi, je suis partie à la recherche de femmes françaises jamais mariées, nées entre 1899 et 1910. Suivant un procédé habituel de l'anthropologie urbaine (Gutwirth et Petonnet 1987), mon choix d'interlocutrices fut guidé par un réseau de contacts personnels, s'étendant de Meudon au 7^{ème} arrondissement parisien. J'entrais en contact par téléphone, toujours en citant le nom d'une connaissance en commun. Je m'annonçais comme «chercheur étrangère» qui faisait une étude sur la vie familiale française au début du siècle, mais – comme d'autres chercheurs qui se sont aventurés sur le terrain des classes dominantes (voir, par exemple, Pincón et Pinçon-Charlot 1991) – j'ai vite découvert que mes explications avaient bien moins de poids que le nom d'un intermédiaire prestigieux.

Comme d'autres chercheurs l'ont bien remarqué (LeWita et Sjögren 1987),

il est fort difficile de définir la bourgeoisie. Au départ, j'avais tendance à classer toutes mes interlocutrices dans cette même catégorie : elles se connaissaient entre elles, et elles semblaient partager un certain goût. Au cours de ma recherche, j'ai pourtant commencé à discerner la différence entre la trajectoire d'une fille de "négociant", et celle d'une fille d'officier à la Maison Militaire, entre une famille venue de province et une famille enracinée depuis plusieurs générations à Paris. J'ai commencé également à me poser des questions quant aux conséquences d'une séparation conjugale des parents ou d'un décès précoce d'un père en ce qui concerne la trajectoire des enfants.

J'ai complété mes nouvelles connaissances par quelques visites au club "Age d'Or" dans le 7ème arrondissement, un endroit fréquenté par deux de mes interlocutrices. En tout, j'ai connu ainsi une douzaine de femmes célibataires, âgées de 75 ans ou plus. Même avec ce petit univers, j'ai été confrontée à des attitudes très variables. Chaque femme avait une façon particulière de réélaborer ses souvenirs de jeunesse, me restituant (ce qui me semblait) tantôt des analyses perspicaces de la vie d'antan, tantôt des rationalisations de leur condition de célibat. Certaines des femmes semblaient fières de maintenir, devant leur nom de famille, le terme "Mademoiselle" : d'autres s'étaient attribuées depuis un certain nombre d'années, le titre de "Madame" ; une seule avait adopté l'emploi "plus moderne" de son prénom au moins pour les occasions sociales. Je me suis concentrée dans cet article sur l'histoire de trois des interviewées pour mieux démontrer la diversité de trajectoires tout en gardant un certain ordre de données.

D'une façon ou d'une autre, nous avions à faire à une « altérité » provocante. Manifestement d'un milieu social différent, je me trouvais quelque peu "hors place" dans les salons où l'on me recevait. Cependant, grâce à ma condition d'étrangère (mi-brésilienne, mi-américaine), j'étais, pour la plupart de mes interviewées, un personnage légèrement exotique, et mon ignorance de l'étiquette protocolaire était donc pardonnable. De plus, le facteur d'âge provoquait, sans doute, une fascination mutuelle entre enquêtrice et enquêtées. Malgré mes quarante ans, j'étais jeune par rapport à ces dames et elles pouvaient peut-être s'imaginer dans ma peau, revivant des sentiments de jeunesse. De ma part, à écouter leurs histoires, j'étais transportée vers une époque radicalement différente de la mienne, éprouvant l'impact bouleversant de la "Grande Guerre". Mais le défi principal qui s'est présenté à moi, anglo-saxonne, socialisée à l'époque de « *make love not war* », était d'accéder aux images et sentiments d'un jeu

social fortement hiérarchisé, d'entrer dans un monde où la « famille » signifiait la lignée aussi facilement que la cellule conjugale, où l'amour et la chasteté allaient de paire, et où « faire son devoir » pouvait donner autant de satisfaction personnelle que de « se réaliser comme individu ».

Qu'est-ce qu'une vieille fille?

Depuis quelques années, l'investigation de la parenté dans les sociétés complexes s'éloigne de plus en plus du modèle de la famille conjugale (Segalen 1986, Gullestad et Segalen 1995). On revient à des considérations sur les lignages, les femmes chef-de-famille, le lien entre frères et soeurs et, enfin, les « femmes seules », célibataires ou veuves. Sous cette nouvelle optique, les femmes jamais mariées (curieusement considérées comme « sans » ou « en-dehors » de la famille dans les études classiques) émergent comme un bloc important – variant, dans l'histoire de l'Europe Occidentale entre 10% et 30% de la population féminine adulte (Watkins 1984). Notre étude se limite à une partie modeste de ces femmes seules – « vieilles filles ».

Ici, je définis la « vieille fille » comme une femme qui, en ce qui concerne le regard public, n'a jamais eu de liaison avec un homme. Cette définition exclut les femmes ayant vécu en union consensuelle ainsi que les « grisettes », et les femmes « libérées ». Elle restreint notre champ à une catégorie spécifique où les liaisons sexuelles sont revêtues de fortes connotations sociales et religieuses – où l'idée du célibat féminin est inextricablement liée à l'abstinence sexuelle. Pour mieux comprendre cette définition de « vieilles filles », il serait utile de contraster le cas européen (et son « excédent ») historique de femmes célibataires, à deux autres contextes dans lesquels les « vieilles filles » étaient presque inconnues.

Selon Cornell (1984), par exemple, au Japon, pendant la période préindustrielle, les familles mobilisaient toutes leurs ressources (sociales et économiques) pour marier les filles – non pas pour des raisons économiques, ni même pour assurer la procréation légitime, mais plutôt pour « rationaliser », selon les principes conventionnels de la famille souche, l'organisation domestique de la maisonnée principale. La célibataire y était une anomalie: elle n'avait pas recours aux débouchés publics de ses contemporaines européennes (i.e., aux métiers de tisserand, domestique, maîtresse d'école ou infirmière); elle n'assumait presque jamais le rôle d'aide familial ou remplaçante maternelle dans

le foyer de ses parents; être religieuse ne conférait pas le même prestige. Pour éviter que ces éléments hors place viennent troubler la tranquillité domestique, les familles étaient prêtes à plier les normes matrimoniales (de virilocalité, par exemple) afin de marier toutes les filles célibataires.

Le Japon a connu donc un système de “mariage universel”. Au Brésil, en revanche, pays avec lequel j’ai une grande familiarité, le mariage légal était historiquement le privilège d’une minorité d’adultes; et, pourtant, parmi les couches populaires urbaines, les vieilles filles, telles que je les définis, étaient rarissimes. Le mariage religieux (seule forme de mariage jusqu’en 1891) rendu difficile par les exigences financières et administratives, une bonne partie du peuple se dispensait du rite et s’établissait dans des unions consensuelles. Pour ces gens, il y avait peu d’avantages à se conformer à la loi, sans compter que les sanctions (imposées par les visitations pastorales) contre les transgressions étaient faibles. Les parents pouvaient essayer d’exercer un contrôle sur le choix de conjoint ou sur l’âge au mariage de leurs enfants, mais sans appât matériel (héritage ou aide économique), leur influence s’avérait limitée. Les femmes restaient souvent célibataires et s’organisaient parfois entre elles dans des arrangements domestiques matricentrées (voir, par exemple, Charbit 1987), mais cela ne les empêchait pas d’avoir des enfants. En d’autres termes, les normes ne liaient pas fatalement la sexualité et la reproduction au mariage (Fonseca 2001).

Nous pouvons donc supposer que la «vieille fille», telle que nous la définissons, se trouve restreinte à des milieux spécifiques: là où 1) le mariage (légal ou religieux) est tenu comme pré-condition indispensable aux rapports sexuels et à la reproduction; 2) il existe des mécanismes d’absorption des femmes célibataires (dans le domaine public ou privé), et 3) la condition célibataire présente des «avantages» soit à la femme concernée, soit à sa famille d’origine. Il existe encore un quatrième élément que le chercheur doit prendre en compte : les stéréotypes négatifs poursuivant ces femmes qui renoncent à leur “rôle naturel.”

Depuis leurs premières apparitions au XVI^{ème} siècle, les stéréotypes sur les femmes célibataires ne semblent guère changer (Knibiehler et al. 1983, Dauphin 1984, Perrot 1991). Pendant longtemps, on les dépeignait comme des femmes frustrées, voir même hystériques, à cause du manque d’activité sexuelle. La seule façon pour une vieille fille d’échapper à l’accusation de “aigre”, “radine”, ou “égoïste” était de se dévouer à la famille (et surtout aux

enfants) de quelqu'un – soit comme domestique, soit, ce qui était plus souvent le cas dans les familles aisées, comme tante dévouée (voir les exemples célèbres des familles de Freud et Charles Dickens)³.

Les chercheurs ne sont pas exemptés de tels jugements et valeurs. L'historien Cornell, par exemple, dans son étude sur l'absence de femmes célibataires au Japon, conclut:

L'anomalie – ce n'est pas le Japon, mais plutôt l'Europe Occidentale. Quelles conditions économiques perverses, quelles idéologies religieuses ont obligé les femmes à renoncer à leurs rôles naturels et satisfaisants en tant qu'épouses et mères pour vivre des vies stériles en tant que célibataires? (Cornell 1984 : 134)

Or, une telle perspective s'appuie sur une notion très partielle de la nature et surtout de la sexualité humaine (Foucault 1977). Comment savons-nous, pourrait-on demander, qu'il n'y avait pas autant de femmes japonaises qui maudissaient leur situation de mariée que d'européennes malheureuses de vivre en «vieille fille»? Avant de se prononcer quant aux conséquences du célibat, le chercheur se doit de définir ce qui est “normal” dans le contexte concret en question (Bourdieu 1962 : 58-59).

Si, dans le cadre de cette étude, je cherche à comprendre le “pourquoi” du célibat, ce n'est pas pour considérer le mariage comme le destin naturel des femmes, ni même pour «plaindre» mes interlocutrices comme des victimes du contexte. (Faut-il le dire? La plupart des interviewées sont des individus pleinement réalisés, qui ont mené des vies aussi riches que celles de leurs contemporaines mariées.) Cependant, il est indéniable que, dans notre société, le phénomène de la «vieille fille», en marge de la norme, exige une explication. Mes interlocutrices ayant elles-mêmes des opinions sur le sujet, ces “théories indigènes” fournissent un point de départ intéressant pour plonger dans le climat social qui m'a tellement fascinée.

3 Vers la fin du XXème siècle, la révolution des moeurs a apporté d'importants changements dans l'image des femmes célibataires. De nos jours, le manque d'un époux ne signifie plus le manque d'une vie sexuelle active. Et pourtant, les images négatives des femmes qui renoncent à leur rôle “naturelle” persistent encore aujourd'hui. Un collègue (célibataire) m'explique la situation : “Alors qu'autrefois on parlait de ‘vieilles filles’, aujourd'hui, il faut faire gaffe aux ‘vierges d'enfant’ “. Pour échapper aux accusations de femme nevrosée, il ne suffit pas avoir une vie sexuelle satisfaisante. Il faut qu'une femme accomplisse son destin maternel.

Une question de classe

Mademoiselle P., dans son hôtel particulier du septième arrondissement, était sans doute la plus aisée de mes enquêtées. Arrivée, par recommandation d'une amie en commun, pour prendre le thé de quatre heures, j'ai été conduite par une sorte de gouvernante martiniquaise dans la salle de jeux où Mlle P. m'attendait. Le sourire timide de cette dame âgée de presque quatre-vingts ans contrastait avec la formalité du mobilier somptueux – chandelier en cristal, piano (grand), et table d'échecs en marbre. Le récit de sa jeunesse ne laissait pourtant pas de doute quant à son éducation.

A certains égards, la vie que Mlle P., issue de la haute bourgeoisie parisienne, s'est mise à décrire porte des ressemblances à celle de l'aristocratie du début du siècle : “un univers d'une homogénéité exceptionnelle, où chacun connaît parfaitement ses droits et ses devoirs et qui est protégé de l'extérieur par un ensemble de barrières matérielles ou immatérielles...” (Saint-Martin 1980 : 6). Mlle P. a passé toute sa vie dans cette grande maison que son père, “entrepreneur des travaux publics”, avait fait construire à la demande de sa belle-mère. Le couple habitait au rez-de-chaussée, la belle-mère au premier, et “nous les enfants” au troisième, avec une dame de service qui s'occupait des moindres détails de leur toilette. De cette espèce de citadelle, Mlle. P. ne sortait que sous la surveillance de la domestique (pour jouer au parc) ou de la gouvernante (pour aller en classe). Son école secondaire n'était ni laïque, ni catholique (“ma soeur”, elle dit, “avait horreur des religieuses”⁴), mais un petit établissement sur la Rive Droite où une vingtaine de filles “étudiaient des choses que les autres n'étudiaient pas”. Mlle. P. confesse qu'elle n'a pas eu son bac, car elle n'avait “pas de don”, mais elle semble avoir du plaisir à se souvenir des petits tours qu'elle et ses collègues de classe jouaient, avec la complicité de leur maîtresse, pour ne pas avoir à répondre aux questions de l'inspecteur pendant ses visites périodiques. Manifestement, les études n'étaient pas haut placées, parmi les priorités de ces filles. Pour compléter sa formation, Mlle. P. parle vaguement de la musique (“Il y en a qui faisaient du piano; ma soeur et moi faisons de la musique”) ou des conférences le soir. Mais il

4 Saint-Martin suggère que certaines des femmes de l'aristocratie française acquièrent une “culture religieuse mondaine inscrite dans des pratiques corporelles (...) et dans des automatismes verbaux (...) plutôt qu'une expérience spirituelle” (1980 : 9). Il n'est probablement pas par hasard que Mlle. P., la plus aisée de mes interviewées, s'est montrée la moins intéressée par des affaires spirituelles.

semble qu'avant tout, Mlle. P. restait à la maison. «J'ai eu de la chance d'avoir des parents qui me permettaient de ne pas travailler.» En réponse à mes questions sur les activités qui auraient pu occuper dans ce circuit éminemment domestique, mon interlocutrice reste toujours assez vague : «Il n'y avait même pas le temps de faire tout ce que nous voulions faire. (Mais) on prenait le temps pour vivre...»

Mlle. P. m'a reçue deux fois, toujours en compagnie d'autres personnes, dans une situation qui pratiquement éliminait la possibilité de confidences. A vrai dire, avec cette dame, j'ai eu l'impression de ne jamais aller au-delà de la conversation polie, puis je me suis demandée si cette posture – un certain évitement d'auto-analyse, des mises en scènes qui écartaient la possibilité d'imprévu – n'était pas un composant important du monde que je voulais comprendre. L'accompagnatrice martiniquaise (issue, elle-même, d'une famille relativement riche et très cultivée) me suggère des pistes d'analyse :

Je l'ai bien dit à leur papa. Je lui ai dit qu'il avait élevé ses filles sous un éteignoir. Elles ne se déshabillaient pas la nuit avant que la dame de service venait les aider. Vous savez, elles n'avaient pas de personnalité. Il a tué toute la personnalité qu'elles auraient pu avoir.

Mademoiselle P., par contre, raconte son histoire comme si elle avait vécu une jeunesse idéale. Si, à premier abord, son attitude me semblait naïve, j'ai dû reconnaître que les autres dames avec qui j'ai parlé nourrissaient une certaine admiration pour le style de vie décrit par Mlle. P. Dans leurs souvenirs de jeunesse (à l'école, à l'église, aux réunions sociales), la question de rang social apparaît constamment pour souligner la manière dans laquelle elles ont été préservées d'une influence culturelle non conforme.

Madame C., par exemple, prenait du plaisir à dire que, malgré des difficultés financières, sa mère lui a garanti une éducation fort rigoureuse:

Chez nous, c'était exactement comme dans *Edmée au Bout de la Table*. Quand (au parc) un enfant venait parler avec nous, nous devons dire, 'Merci, mais on n'a pas le droit de jouer avec vous'».

Élevée par une gouvernante jusqu'à l'âge de douze ans, cette même dame raconte la suite de son premier jour à l'école: «Ce soir-là, à table avec mes parents, j'ai prononcé un nouveau mot que j'avais appris avec mes camarades, «rigolote». Eh bien, on m'a envoyé tout de suite au lit, et sans dessert.»

L'éducation scolaire, ce mal nécessaire, était organisée pour minimiser le danger de connaissances proscrites. Quand la famille n'avait pas les moyens pour inscrire leurs filles à une école prestigieuse («Les Oiseaux» par exemple), on les mettait à l'école libre pour recevoir une bonne formation chrétienne. Aucune de mes interviewées n'avait fait des études primaires à l'école communale. La distinction surgissait sans que je le suscite.

Laissez-moi vous dire. A cette époque-là, vous connaissez le Musée Rodin? Et bien, il y avait trois couvents là. Des écoles. Une pour l'aristocratie, une pour les bourgeois, et une pour les autres. Les écoliers ne se mélangeaient jamais. Ils venaient tous faire la communion à la même église, mais chaque école séparément (Mlle. B.).

Les filles, surtout, étaient retenues à la maison aussi longtemps que possible pour préserver leur innocence sexuelle. «On ne nous disait rien.» raconte Madame C. «Tata nous lisait un livre intitulé 'Ce que toute jeune fille doit savoir', et nous, on ne comprenait rien. On s'ennuyait, vous ne pouvez pas imaginer!» Au nom de cette innocence, il fallait une vigilance constante dans les endroits publics: «Maman avait surtout des soucis pour que nous n'ayons pas de problème conjugal (*sic*), c'est-à-dire pour que nous ne soyons pas violées. C'était une véritable hantise chez elle». Ainsi, on n'envisageait la possibilité de travail rémunéré que dans des situations protégées (une école de filles, par exemple, ou un bureau de la paroisse), et on n'entreprenait des activités charitables que dans des cadres précis.

J'ai toujours été active dans le mouvement paroissial... Nous avions plusieurs groupes – les Oeuvres de Midi par exemple – où nous donnions des cours à des femmes – des couturières, des vendeuses, et des arpètes. On leur enseignait la cuisine et des choses pareilles. Il y avait aussi un autre groupe dans la paroisse: les patronages. Mais je ne connaissais pas ces dames-là. Vous comprenez. J'étais de la partie bourgeoise du quartier; j'avais quand même été à l' Ecole Libre et les autres, du patronage, avaient fréquenté une école communale. C'était très classé, chacun de son côté (Mlle. B.).

Restreindre ses contacts à un certain milieu social ne signifiait pas forcément se fermer dans le provincialisme. Dans la famille C., les jeunes – filles et garçons – complétaient leur éducation par des séjours chez de “bonne familles” à l'étranger. La mère en question plaçait ses enfants chez un “cousin du prince suédois”, ou chez un “homme d'État” en Angleterre, tout en rece-

vant elle-même “le fils d’un colonel allemand”, la “fille d’un pasteur anglais”, venus pour apprendre la culture et la langue françaises. Mais, nous pouvons être raisonnablement sûrs que les participants de ce réseau d’échange étaient soigneusement choisis, pour qu’ils contribuent – avec leurs bonnes manières et leurs contacts sociaux – à la formation des jeunes de la famille C.

On peut supposer que le type d’éducation valorisé par les parents de ces femmes n’était pas toujours d’ordre républicaine. Ce que les jeunes filles devaient apprendre ne pouvait être acquis qu’en famille ou en compagnie de gens d’une “certaine culture”. Rappelons les commentaires de Monique de Saint-Martin quant à l’éducation dans une famille de la noblesse :

[On apprenait] des manières d’être en société, manières de se tenir, de se présenter, de parler et de répondre à chacun selon son rang..., et de dispositions à entretenir le capital hérité; sens des relations, mémoire des noms, des titres, des appellations à donner à chacun, des lieux, des rencontres... (1980: 7)

Bien entendu, mes interviewées n’étaient pas des nobles, mais elles tenaient des idéaux qui s’inspiraient, en partie, des modes de vie aristocratiques. Autrement dit, elles ont été socialisées très tôt à reconnaître et à maintenir les distinctions de classe. Non seulement, on évitait aux femmes la fréquentation de lieux publics où elles pourraient faire des connaissances proscrites, mais on les préparait aussi pour que, exposées à une situation de risque, elles sachent elles-mêmes ériger des barrières protectrices.

“On ne rencontrait pas d’hommes”

Mlle. B. – la seule de mes interviewées qui était connue par son prénom – avait fait carrière dans les maisons d’édition de la presse catholique de gauche. L’ayant découverte par intermédiaire d’amis qui la considéraient comme fort progressiste, éloignée de la vieille fille stéréotypée, j’ai eu avec elle, plus encore qu’avec les autres dames, l’impression d’une vie scindée en deux. Sa manière ouverte et peu formelle de me recevoir, son dévouement professionnel, son appartement spacieux mais simple, bourré de livres et de revues, et même ses attitudes politiques la plaçaient, à mes yeux, dans une catégorie assez proche de mon propre univers. Et pourtant, le récit de sa jeunesse ne diffère guère de celui des autres interviewées, notamment en ce qui concerne la raison donnée de son célibat : “Que veux-tu? On ne rencontrait jamais de garçons”.

Dans ce contexte où le choix de conjoint était étroitement lié à des considérations de classe, ce n'était pas par hasard si les situations de sociabilité mélangeant les deux sexes étaient rares et soigneusement contrôlées. Il n'existait pas encore d'école mixte. Les enfants ne jouaient au parc que sous la surveillance de gouvernantes strictement avisées. Sans doute, la prohibition aux jeunes femmes de travailler après avoir terminé leurs études relevait de dangers de promiscuité avec le sexe opposé. Chez beaucoup de mes informatrices, même les activités charitables n'étaient entamées qu'après un certain âge (35 ou 40 ans). On avait beau lire des romans anglais qui parlaient du «coup de foudre» romantique... En réalité, il n'y avait que deux moyens de rencontrer un époux: les rencontres informelles de famille (quand, par exemple, un ami du frère venait passer quelques jours à la maison) et les bals.

B. exprime clairement l'importance des réseaux familiaux en ce qui concerne son manque d'opportunités matrimoniales: «Mon frère est parti très tôt de la maison. Je n'ai jamais pu rencontrer ses amis...» Les filles qui faisaient des études supérieures se retrouvaient en compagnie de garçons de leur âge, mais il ne leur passait évidemment pas par la tête de chercher un époux parmi ces collègues. Faute de cousins, le frère d'une fille était donc une pièce clef dans la définition des rencontres sociales. Il fallait pourtant qu'il collabore activement à l'affaire. L'idéal, c'était qu'il arrive à fréquenter une Grande Ecole – L'Ecole Polytechnique, Senlis, L'Ecole des Mines... (Les noms de ces écoles – blason de distinction sociale – apparaissaient, dans le discours des interviewées, avec une insistance impressionnante.) Mlle. B. n'a pas eu cette chance. Son frère, jeune homme aventurier, s'était enfui très tôt, pour s'inscrire à l'armée. Mlle. B. raconte le désespoir de sa mère, désolée de voir son fils unique quitter le Lycée Fontaine, «tenu, à cette époque-là, par le père du Général de Gaulle». Non seulement, il fût ainsi privé d'importantes connections, obligé d'entamer une carrière «par la petite porte» (c'est-à-dire, m'explique B., faire des concours, passer par les voies bureaucratiques), mais – ce que Mlle. B. ne mentionne qu'indirectement – il ferma la porte aux possibilités de sa petite soeur de rencontrer, parmi les collègues, un mari convenable.

Comme d'autres de mes interlocutrices, Mlle. B. mentionne aussi les soirées organisées par les «marieurs»⁵. «Ce serait une femme qui aimait faire ça. C'est elle qui aurait l'idée d'inviter les jeunes gens pour qu'ils se connaissent. Les mè-

5 Il existait, bien sûr, les bals publics, mais mes interlocutrices n'y ont fait aucune illusion.

res venaient aussi; elles ‘faisaient la tapisserie’». Seulement, la description de ces rencontres reste très vague car aucune des dames consultées ne prétend les avoir fréquentées. Certainement, leur abstinence ne dépendait pas autant d’elles que de leurs familles. Pour qu’une fille participe au cycle de bals, ses parents devaient s’engager dans l’affaire, en achetant des robes de soirée, en accompagnant leur fille au bal, et en “rendant l’invitation”, avec l’organisation d’un bal chez soi. Mlle. B. raconte comment sa mère a boycotté d’emblée ces activités, pour des raisons économiques: «Elle a dit que puisqu’on ne pourrait pas rendre la pièce, je ne devais même pas commencer.» Les soirées étaient régies par le principe de réciprocité entre égaux. Celle qui n’était pas capable de rétribuer l’invitation en organisant une fête à la même hauteur, n’appartenait donc pas, par définition, au même cercle social.

En effet, la jeunesse de B., qui a commencé d’une façon fort confortable, fut marquée par la mort brusque de son père en 1914. Bien que sa mère et elle aient trouvé un logement convenable sur une grande avenue du septième, grâce à l’aide de la grand-mère maternelle, leur vie a cependant été bouleversée.

C’est qu’on vivait bien jusqu’à là. Mon père [haut officier à la Maison Militaire] avait été quand même à l’Elysée et il pouvait faire beaucoup pour les gens. Nous étions souvent invités. Mais après la mort de mon père, quand ma mère a eu besoin de ces mêmes personnes, elles la remettaient, et ma mère était trop fière pour insister. Elle ne s’est jamais remise de la dégringolade.

La “dégringolade” qui apparaît, sous diverses formes, dans les souvenirs de plusieurs de nos interviewées, n’affectait apparemment pas garçons et filles de la même façon. Le frère de B., par exemple, s’est marié avec une fille, “deuxième génération de colons”, au Maroc. En effet, je n’ai rencontré aucun frère célibataire dans le récit de mes interviewées. Les hommes de la famille (frères, cousins, père veuf) ne faisaient pas toujours un mariage idéal du point de vue de leur famille. Certes, il y en a qui ont eu la chance de «marier la direction de l’usine». Pourtant, d’après la description de mes interlocutrices, beaucoup d’entre eux ont été «happés» par des femmes loin d’être idéales – des femmes plus âgées, «sans culture», et, évidemment, sans dot. (Rarement on ne parle ouvertement de situation économique, de profession ou de diplômes; les mots, «culture» et «bonne famille» semblent substituer ces détails.) Ces alliances avec des individus «de famille simple», ou d’autre religion étaient raison de «grande tristesse» et «d’ennuis prévisibles» dans la famille, mais ces

opinions n'influençaient guère le comportement des hommes. Manifestement ceux-ci ne suivaient pas les mêmes règles que leurs filles et leurs soeurs⁶.

Diverses études de la moyenne et petite bourgeoisie de cette époque font remarquer l'importance des «apparences» surtout chez les femmes (Smith 1985, Martin-Fugier 1983). Ces apparences étaient d'autant plus importantes que – contrairement à la condition des nobles où un titre garantissait un statut social à vie, les bourgeois vivaient constamment le risque d'être expulsés des réseaux sociaux qui étaient le *sine qua non* de leur identité (LeWita e Sjogren 1987). Il échouait aux femmes un travail d'investissement social et symbolique inlassable pour que leurs familles continuent à être comptées comme éléments significatifs de cet univers mondain.

L'acharnement à maintenir les distinctions de classe était sans doute d'autant plus accentué du fait que la société, à l'époque, passait par des transformations radicales. «La guerre», nous dit-on, «a tout changé». Ces dames parlent de l'avant-guerre – ère révolue dont elles ne peuvent guère se souvenir, comme d'un paradis perdu: alors, on vivait bien, les femmes ne travaillaient pas, on avait plein de domestiques. Certainement, la société française passait déjà par d'importants changements économiques et sociaux à la veille de la grande guerre. Mais on aurait dit que, dans l'imaginaire de ces dames, c'est la guerre de 14-18 qui avait condensé les diverses sensations de désarroi. Celle-ci devient ainsi le symbole par excellence d'une crainte diffuse – celle de la perte de position sociale.

Sans doute, la guerre fut également responsable du manque d'événements sociaux dans la vie de ces jeunes gens. La coutume du «jour» (par laquelle une dame recevait des visites un après-midi par semaine), était tombée en désuétude (Martin-Fugier 1983). Et, à cause des familles en deuil, il ne convenait pas de faire beaucoup de fêtes. Mme. C. raconte son étonnement quand, en 1922, elle s'est rendue en Suède:

Combien j'ai été choquée de voir les filles vêtues de couleurs vives – avec du maquillage et des rubans aux cheveux! Non, je ne me souviens pas quelles couleurs je mettais en France, mais je crois que c'était à cause du deuil. Même à Paris, on s'était habitué au noir et gris.

6 Saint-Martin décrit une asymétrie sexuelle pareille dans les familles nobles où, alors que les hommes pouvaient trouver un bon parti dans une famille de la grande bourgeoisie, "il était pratiquement impossible à sa soeur d'épouser un 'roturier'"(1980: 13).

Ce souvenir évoque des hypothèses quant au climat social dans lequel ces dames se déplaçaient au début du siècle. Bien que, pour diverses raisons, les filières traditionnelles – avec les soirées, visites en famille, et marieurs – n’étaient plus tellement efficaces, certaines des filles n’avaient pas encore acquis de nouvelles stratégies pour «attraper un mari». Comment, par exemple, devaient-elles apprendre l’art du flirt? N’était-il pas surtout adapté au domaine public? Au libre marché de couples? Laquelle de ces femmes aurait pensé à flirter avec le facteur, avec un piéton croisé au coin de la rue, ou même avec un collègue de bureau qui n’était pas déjà un élément acceptable de son monde social? Mlle. B. qui a circulé dans le domaine public toute sa vie, d’abord en tant qu’étudiante, puis en tant que secrétaire professionnelle, est donc parfaitement sincère quand elle affirme qu’elle ne rencontrait jamais d’hommes. Décidément, l’univers symbolique dictait les limites de la perception.

Aujourd’hui, l’idéal de l’amour conjugal a pénétré au point que l’on définit le mari convenable en termes de compatibilité affective, éventuellement de «culture» (niveau éducationnel) plus ou moins équivalente à celle de sa femme et, à la rigueur, en terme de situation économique stable. Les changements structurels (avancées de l’enseignement public, nivellement de l’éventail salarial, etc.) ont homogénéisé la société de sorte que, à l’exception des deux extrêmes (la grande bourgeoisie et les ouvriers), les exigences culturelles et économiques de l’homogamie soient satisfaites par une masse d’individus – d’où ressort l’aspect affectif dans le choix du conjoint. Mais, au début du siècle, bien que l’idéal de l’amour conjugal soit pleinement répandu, les considérations de classe limitaient de façon dramatique l’éventail d’époux potentiels. Limites imposées par la ségrégation physique de classe? En partie, mais cette ségrégation n’était pas subie. Elle allait de pair avec une ségrégation symbolique garantie par l’image d’une société où les différences sociales allaient de soi.

La dot – le travail

Le père des Dames C. était commerçant. Il avait fondé, déjà avant son mariage, une usine d’électricité. Ensuite, il monta une affaire de graines et semences qui fit faillite. Il s’est alors “retiré en Normandie” laissant sa femme et huit enfants à Paris. C’est ainsi que les filles, arrivées à l’adolescence pendant la Guerre de ‘14-’18, ont reçu de leur mère le conseil suivant :

Vous n'avez pas de dot et pas de poitrine. Il va falloir que vous fassiez des études.

A cet égard, Mesdames C. ressemblent à la plupart des autres dames que j'avais interviewées. A l'exception de Mlle P., mes interlocutrices étaient unanimes à signaler l'absence de dot comme responsable de leur situation de célibat.

D'après les historiens, la fille nubile au tournant du siècle se trouvait dans une situation paradoxale. Alors que les libéraux partout annonçaient la mort du mariage d'intérêt⁷, «on n'[...]avait...] jamais tant parlé de dot» (Martin-Fugier 1983). Mes interlocutrices témoignent de cette contradiction. Rarement ont-elles commencé une histoire sur la dot sans préface du genre, «Ça ne se faisait plus tellement», ou «La mère de cette famille-là était une très brave dame, mais elle avait des idées un peu vieux jeu». Au début de ce siècle, l'amour conjugal et le libre choix de conjoint étaient des idéaux modernes embrassés par les personnes «éclairées»; ainsi, la dot ne devait plus être importante. Et pourtant, les dames avec qui j'ai parlé témoignent d'une réalité tout autre.

On peut supposer que, justement pour le genre d'homme que ces dames tenaient alors en vue, la dot avait toujours une grande importance. B., par exemple, décrit les fiançailles de ses parents: «Bien sûr ma mère avait une dot. Sans dot, on ne pouvait pas se marier avec un officier. Il fallait quand même maintenir une certaine apparence.» Madame C. fait preuve d'une certaine résignation, sinon d'acceptation, à décrire ce qui semble être une déception amoureuse de sa jeunesse.

P. était un brillant jeune médecin. Sa famille habitait dans la grande propriété ici au fond du chemin. (Ceci avait été le chalet de chasse du roi Edouard VII.) Il aurait eu un héritage, mais sa mère lui disait que ce n'était pas suffisant, qu'il fallait épouser une dot, et, donc, que les filles C. ne lui serviraient pas. A cette époque, il y avait les trois filles de Monsieur S. qui vivaient sur la grande avenue. Son père à lui avait amassé une grosse fortune en faisant travailler les Arabes en Tunisie, mais lui – hmm, hmm – ça n'allait pas tout à fait. On l'avait fait gérant d'une entreprise de viticulture ici en France, mais on l'a très tôt mis à la retraite pour qu'il ne fasse pas de bêtises. Vous comprenez maintenant ce que je veux dire... Avec leur dot,

7 «La jeune fille riche n'existe plus (...) le capital de la dot rapporte si peu qu'il ne vaut plus la peine de s'intéresser (...) il faut donc se marier jeunes et pas très riches, et supporter par amour une situation modeste» (paraphrase d'un texte de Prevost citée en Martin-Fugier 1983 : 45).

les trois filles ont fait de bons mariages – deux médecins et un dentiste... mais à quel prix pour les générations qui venaient à naître!» (Il s’ensuit une liste de malheurs – des suicides, des divorces, et des études ratées – qui ont guetté les descendants de ce couple.) Mon ami P. savait vaguement qu’il y avait des problèmes mentaux dans la famille, mais sa mère a jeté la fille dans ses bras. Il n’avait que 22 ou 23 ans. Eh bien, je vous dis: la dot, ça ne faisait pas le bonheur du couple...

Dans ce milieu, rares étaient les «bons partis» qui avaient de l’argent pour entretenir leur famille convenablement sans un apport financier de leur femme. Les hommes de l’aristocratie – possédant plus de prestige que de poids financier – cherchaient de riches héritières (Saint-Martin 1980). Ceux de famille bourgeoise cherchaient une dot au moins suffisante pour maintenir un mode de vie “suivant son rang, plutôt que suivant ses revenus” (Perrot 1991 : 241). Aux jeunes filles dont les familles avaient souffert une dégringolade financière, il restait des alternatives peu attirantes.

Ne pourraient-elles pas compenser leur manque de fortune par des études brillantes, aboutissant à une bonne carrière? Les études sur certaines catégories de femmes salariées – les maîtresses d’école (Cacouault 1984) et les postières (Pezerat et Poublan 1984) – montrent comment, déjà au XIX^{ème} siècle, telle stratégie n’était guère efficace. Dans presque tous les métiers, les femmes gagnaient moins que les hommes. Un maître d’école, cherchant chez sa fiancée un apport économique au moins égal au sien, ne savourait pas l’idée de se marier avec une collègue. Et les maîtresses d’école, vivant déjà au bord de la misère, jugeaient que le mariage avec un maçon ou un ouvrier ne préférerait pas le «minimum nécessaire» pour maintenir une famille. La lettre d’une postière écrite en 1892 révèle à quel point, même (ou, peut-être, surtout) dans la petite bourgeoisie, ce “minimum nécessaire” comportait l’obligation de maintenir les apparences: “Ou nous devons rester vieilles filles et renoncer à la joie d’élever des enfants, ou nous devons nous condamner, nous et les nôtres, à une vie de privation que connaissent seuls les pauvres diables qui, avec de faibles ressources, sont obligés d’afficher un certain rang dans la société ; c’est ce qu’on appelle la misère en habit noir, la plus horrible de toutes les misères” (citée en Pezerat et Poublan 1984 : 139).

Toutefois, dans le milieu social ciblé par nos interlocutrices, il était hors de question qu’une femme mariée fasse carrière. Tous ses efforts devaient être

investis dans son rôle d'épouse, mère et ménagère⁸. Puisqu'un mari respectable ne permettrait jamais à son épouse de travailler, le diplôme supérieur de celle-ci ne pouvait avoir qu'un intérêt secondaire. Faire des études – le conseil donné par leur mère aux demoiselles C. – équivalait donc à une condamnation au célibat; pour la femme, une vie professionnelle étant considérée comme une *alternative au mariage*, et non pas à *la dot*.

La rengaine ne varie pas malgré tous les commentaires contraires : “Les femmes ne travaillaient pas”. Certainement, mes interviewées n'ignoraient pas les domestiques, cuisinières, et gouvernantes qui les entouraient depuis leur première enfance, mais il s'agissait là d'un autre univers social – celui des travailleurs. Deux de mes interlocutrices ont vécu une partie de leur enfance sans la présence paternelle. Leurs mères (une veuve, une séparée) ont toutes les deux contribué aux revenus familiaux par des activités sporadiques au foyer : une prenait des logeurs, une autre faisait de la couture. Mais, comme si elles cachaient un secret honteux, ce n'est qu'après des questions précises que leurs filles m'ont livré ces renseignements⁹.

Ironiquement, à l'exception de Mlle. P., toutes mes interlocutrices ont exercé dans le marché du travail. Mais dans quel esprit? La seule qui n'a «jamais eu une situation» en parle comme d'un privilège. Les autres laissent comprendre qu'elles ont été contraintes d'apprendre un métier. D'après Mlle. B : “Je n'avais pas le choix. La pension de ma mère était bien maigre». Peu importe les quarante ans de succès professionnel qui ont suivi. Transportée par mes questions aux années 20, le commentaire de Mlle. B. montre à quel point ces dames ont revécu l'entrée dans la vie de travailleur comme peu compensatrice.

A cette époque-là, les femmes qui ne se mariaient pas n'étaient rien! C'était celles qui restaient au foyer à faire de la broderie. Aujourd'hui tout est différent. Maintenant que les femmes mènent une vie d'homme...

Encore une fois, on se trouve devant deux images contradictoires: celle du début du siècle – de ces jeunes filles qui “restaient au foyer à faire de la broderie” et celles d'aujourd'hui – de ces dames épanouies et fort orgueilleuses de

8 D'après le Wita et Sjögren 1987, encore aujourd'hui, les femmes bourgeoises, même quand elles occupent des postes importants, considèrent leurs activités professionnelles comme nettement secondaires par rapport à leurs rôles de mère et épouse.

9 Saint-Martin (1980) raconte une gêne semblable chez des hommes de la noblesse qui, contraint par les circonstances, sont obligés “d'avouer” qu'ils travaillent.

leurs carrières. Il serait tentant de trouver une relation mécanique entre une image et l'autre, d'imaginer que c'était le désir d'autonomie financière et professionnelle qui a conduit ces femmes au célibat (Perrot 1991). Cependant, il me semble que la réalité n'est pas aussi linéaire que l'on pourrait croire.

Réalisation personnelle et fidélité familiale

De sages petites filles bien élevées – telle est l'image de leur enfance présentée par nos interlocutrices, telle est leur façon de souligner que, très tôt déjà, elles accomplissaient fidèlement leur rôle dans la famille. «J'étais la petite gâtée de la famille. Je faisais tout comme il faut, et mes parents m'adoraient.» Dans leurs histoires, la sagesse des filles fait constamment contraste au comportement espiègle et aventurier des garçons. «Mon frère a été expulsé de 13 pensionnats!»...« Mon frère s'est sauvé pour aller à la guerre. Il a sauté du train qui devait l'amener au collège, et s'est embauché comme saute-ruisseau. »

Aux garçons l'aventure, aux filles l'obéissance. «Mon père ne tolérait pas les caprices». «Mes soeurs et moi faisons ce que nos parents nous disaient». «Notre mère décidait de nous mettre quelque part et on n'avait qu'à s'y faire. On ne s'intéressait pas à notre avis.» Tant que leurs parents étaient en vie, les filles étaient soumises au gré des aînés. Le tabou contre le travail féminin devait, sans doute, renforcer cette soumission («J'étais la seule de la paroisse à travailler – et mes amies me disaient, 'Quelle chance vous avez de ne pas avoir à demander 20F de votre père chaque fois que vous voulez acheter un livre!»). Toutefois, même celles qui avaient “une situation” ne jouissaient pas pour autant d'un plus grand poids dans les décisions familiales, ni d'une plus grande liberté personnelle; autrement dit, elles n'ont jamais mené «une vie d'homme».

Dans une seule famille, celles des soeurs C., les filles célibataires sont arrivées à s'installer dans des logements indépendants. Cependant, la soeur cadette, celle qui a vécu longtemps aux Etats-Unis, a mis terme à son indépendance aussitôt que le bien-être de sa mère l'exigeait:

J'enseignais dans une école de filles aux Etats-Unis, mais en '35, j'ai su que maman risquait de passer l'hiver seule. Alors je suis revenue.

Dans tous les autres cas, mes interlocutrices, n'ayant jamais quitté la maison paternelle, m'assurent que leurs parents ont continué à surveiller leurs amitiés et à contrôler leurs sorties. Elles transitaient, donc, dans une routine

chronométrée, entre un espace structuré (le travail) et un autre (la maison des parents), n'accédant à une pleine indépendance qu'au décès des parents.

Toutes les célibataires de mon univers vivaient encore avec leurs parents lors du décès de ceux-ci. Le soin des vieux échouait clairement aux filles: «Si nous avions été deux soeurs, ça aurait été peut-être différent. Mais je n'avais qu'un frère. Ce n'est pas que ma mère ne s'entendait pas avec ma belle-soeur, mais vous savez, une belle-fille n'est pas comme une fille...» Certainement, les deux générations, parents et enfants adultes, se sont toujours côtoyées. Plusieurs des interviewées se souviennent des visites d'une grand-mère qui restait parfois pendant des semaines. Mais les vieux parents ne résidaient pas avec leur fille sauf quand celle-ci était veuve ou célibataire. L'intimité du couple semble sacro-sainte. L'idéal néolocal va de soi. Les femmes sont d'un accord unanime: elles n'auraient pu se marier qu'en «abandonnant» leur mère (ou parents) à la solitude (Zonabend 1981).

Ces jeunes femmes d'antan, ont-elles vécu leur situation comme un grand sacrifice? Certainement, elles démontrent du ressentiment à être reléguées au statut peu enviable de «vieille fille»; elles expriment le sentiment d'avoir été laissées de côté, exclues des cercles de sociabilité qu'elles auraient voulu fréquenter. Mais cela ne nous dit pas grande chose quant à leur envie d'être mariée. Il faut encore se demander: aux yeux de ces dames, jusqu'à quel point le mariage était perçu comme synonyme de réalisation personnelle, ou encore comme l'accomplissement d'un devoir?

Depuis le début du XIX^{ème} siècle, et surtout dans les Ecoles Libres, l'éducation des filles était conditionnée par une politique «familiste». Personne n'osait douter que le destin «naturel» d'une femme était de se marier et d'avoir des enfants. Cependant, la vie conjugale ne devait pas aller à l'encontre de la solidarité lignagère – valeur fermement enraciné dans l'idéologie familiale française. Subtilement, nos interlocutrices dépeignent cette rivalité entre alliés et rivaux dans la famille (Fonseca 1987).

La relation conjugale paraît, dans ces récits comme étrangement chaste, presque comme un léger obstacle qu'il faut surmonter pour accéder à la maternité. Mme. C. décrit la résignation de la seule des quatre soeurs à se marier:

Ma soeur avait presque 40 ans quand elle a connu Monsieur R., (professeur à l'université). Elle l'a bien dit à maman, «Non, ce n'est pas un grand amour. Mais il m'aime et je l'aimerai peut-être encore. C'est ma chance de me marier et avoir

des enfants” (...) Ma soeur a été heureuse pendant que ses beaux-parents étaient en vie. Ils l’aimaient et la gâtaient beaucoup. Mais après leur mort.... (*sous-entendu, quand il ne lui restait plus que son mari*), c’était différent.

Pour signaler l’admiration pour une amie mariée, ou pour souligner la bonne fortune de celle-ci, on parle de la félicité *d’être mère*. Nulle part, dans le discours de ces vieilles dames, n’apparaissent des insinuations d’amour sensuel, des clins d’oeil à propos de la relation entre époux. Les rapports sexuels semblent immanquablement liés à la reproduction:

Ma mère avait eu huit enfants en dix ans. Alors un jour, elle a dit à mon père, «Ça y est. Je suis fatiguée». (*La mère avait environ 30 ans à l’époque.*)

Cette évaluation du lien conjugal va de pair avec ce qui est perçu par mes interlocutrices comme le statut précaire de la parenté par alliance. Bien que le mariage soit considéré comme indissoluble, les beaux-parents ne sont jamais acceptés comme des membres de la famille à part entière. Alors que l’on tutoie les consanguins – cousins, frères et soeurs, neveux et nièces –, même après cinquante ans de relation, on continue à vouvoyer les belles-soeurs et les beaux-frères. En même temps, mes informatrices revendiquent sans aucune gêne leur place au sein de la famille, auprès de leurs parents:

Papa l’a bien dit, qu’il était content qu’on ne se marie pas. (...) Et moi, j’ai très tôt pensé, ‘Et si je n’aime pas mon mari, si ça ne marche pas, je serai quand même obligée de rester avec toute ma vie. Mieux vaut me contenter de mes parents. (Mlle. P.)

La fidélité lignagère, souvent remarquée par les spécialistes de la vie familiale en France (Zonabend 1980, Bourdieu 1962, Burguière 1986) est notoire, ouvrant la voie à des sentiments, autres que l’amour romantique, qui donnent un sens à la vie. Selon les dires de ces vieilles dames, nous entrevoyons l’image d’un monde relationnel, où la réalisation personnelle est souvent liée à la “fidélité” familiale. Il n’est pas au hasard que, en ce qui concerne la vie de couple, la notion de fidélité est évoquée surtout pour valoriser le souvenir d’un époux défunt. Il s’agit donc d’une fidélité qui nie la possibilité de remariages, renforçant ainsi les relations lignagères :

Ma mère ne s’est jamais plus remariée parce qu’elle savait que ça me causerait beaucoup de peine. Oui, ça m’aurait blessé. J’adorais mon père, et puis, elle était

fidèle. Les gens, vous savez, à cette époque là, c'était autre chose. On restait fidèle. (Mlle. B.)

La fidélité de la mère au père, de la fille à la mère... Une fidélité chaste, incarnée par l'image des «fiancées veuves» dont on loue les vertus: «Ce sont les filles qui sont restées fidèles à un fiancé mort à la guerre. Il y en a qui gardaient les photos dans un endroit au salon pour le reste de leur vie».

Les familles très croyantes, comme celle des dames C., insistaient peut-être plus que les autres sur l'innocence des filles, la fidélité des femmes, mais toutes les femmes interviewées étaient des catholiques pratiquantes¹⁰. La majorité assistait scrupuleusement à la messe dominicale et participait – tôt ou tard – aux activités sociales et philanthropiques de leurs paroisses. Le catholicisme, sans doute, fournissait une ambiance propice à une certaine vision du monde ; ici, l'amour pouvait aussi bien se traduire par l'accomplissement du devoir familial (et, ainsi, le célibat) que par la réalisation du bonheur conjugal. Toutefois, la religion n'était certainement qu'un des nombreux facteurs qui contribuaient à la “décision” d'une femme de se marier ou non.

C'était moins l'attitude des filles que celle de leurs parents que déterminait l'enjeu matrimonial. Rappelons-le : Mlle. P. avait des parents riches qui, s'ils s'y étaient intéressés, auraient certainement pu trouver des maris pour leurs filles. Manifestement, cela ne les a pas intéressés. Est-ce que ces parents ont été des dupes du nouveau code de mariage, s'attendant à ce que leur fille trouve elle-même un mari? Est-ce qu'ils s'inquiétaient pour le «bonheur» de leur enfant? Il est tout aussi probable qu'ils estimaient que, dans les circonstances, le bien-être de leur fille était mieux assuré si elle restait auprès d'eux, la sécurité domestique et l'accomplissement du devoir filial offrant des satisfactions suffisantes dans la vie. Dans ce cas, parents et filles auraient agi selon une éthique familiale qui tenait encore tête à la philosophie individualiste, une éthique selon laquelle le statut d'une femme était inséparable de celui de sa famille, le mariage représentait un devoir autant qu'un désir, et la réalisation personnelle était impensable en-dehors du bien-être de la famille.

¹⁰ Watkins (1984) nous rappelle que, au XIX^{ème} siècle, les départements français avec un taux relativement élevé de femmes célibataires en 1861 étaient ceux qui faisaient preuve d'une plus grande influence de l'Église (calculée à la base de vocations religieuses et de donations à la paroisse)..

Stratégies de reproduction familiale

Lors d'une de mes visites, Mlle. P. s'est mise à parler avec Mlle. B. d'une amie commune. Il s'avère que cette amie, une cousine distante (et par alliance) de Mlle. P. était la mère de Y. qui m'avait introduite dans ce réseau social, et, avec la mention de ce personnage – dont l'histoire était connue de toutes – la conversation s'est animée. Il est significatif que Mlle. P. se référait toujours à sa cousine par son nom de jeune fille:

Mlle. A? Elle était merveilleuse. Comment pourrais-je dire? Elle était bonne, tellement active à la paroisse...

Mlle. A. avait été une jeune fille "de caractère", qui osait, encore célibataire, s'engager dans les charités de la paroisse. C'était peut-être lors de ses activités charitables que cette jeune femme a connu son époux – un journaliste débutant, de santé fragile, qui ferait éventuellement (ce qui semblait, à mes yeux) une carrière brillante dans la presse catholique de gauche. Or, quelle n'a pas été ma surprise d'entendre de Mlle. P. des réticences à l'égard de ce mariage.

Vous savez, à cette époque-là, quand on se mariait, c'était comme si on se mariait avec toute la famille. Le mari prenait la famille de sa femme pour la sienne. Mais Monsieur H., je l'ai senti, déjà au mariage, – comme s'il enlevait notre cousine à la famille. Ça a marqué une sorte de scission, et j'ai pensé que c'était fini, qu'on n'allait plus la voir.

Ce commentaire a été suivi d'une sorte de mise à jour sur la vie de «Mlle. A.», au cours de laquelle toute l'attention était portée sur ses sept enfants. Mlle P. demanda avec un certain enthousiasme:

- Lequel des enfants ressemble le plus à sa mère?
- Comment? Physiquement?
- Non, moralement.

Avec la réponse de B., «Aucun», j'ai vu matérialiser certaines notions quant à la reproduction sociale des familles dans ce milieu. Au fond, Mlle. A. – tout en étant une épouse et mère exemplaires (personne ne le niait) – avait transgressé les règles, en permettant à ses enfants une éducation libérale. Certes, ils avaient fréquenté les lycées qu'il fallait (Senlis, les Oiseaux), mais on jugeait qu'ils avaient toujours eu «l'esprit social de l'accueil dans cette maison, peut-être même trop». Les enfants introduisaient toute sorte de copains chez eux... et :

(...) bon, avec tous ces contacts, il n'y avait pas moyen de contrôler leur éducation. Leur mère me l'a bien dit : 'Comment voulez-vous que je fasse? La maison est pleine de livres, et je ne peux pas empêcher que les enfants lisent !

Les enfants de Mlle. A. ont donc fait des mariages très peu orthodoxes. L'aînée, nous dit-on, a épousé «un athée». Comme pour compenser ses défauts, on rajoute rapidement «un très brave garçon, tout à fait correct», mais son manque de foi semble parler plus haut. Le mari de la deuxième fille était artiste de théâtre qui «n'était pas particulièrement pratiquant, lui non plus». Il est intéressant de noter que les commentaires portent exclusivement sur les filles, passant sous silence les détails du choix conjugal des trois garçons. Le comportement des filles apparaît comme une espèce de baromètre quant à la réussite de ce projet familial. L'idiome des critiques qui semble ne parler que de la foi catholique, révèle à peine d'autres sous-entendus: que l'athée était fils d'ouvrier, et que l'artiste n'avait pas d'origine plus distinguée que son beau-frère. (Personne ne mentionne, ce que je sais par d'autres voies, que le premier était devenu un brillant diplomate.)

A partir de cet échange, j'ai commencé à me poser la question sur ce qu'était «un bon parti» – et quelles seraient ses conséquences pour le projet familial? Il est certainement vrai que le choix matrimonial de Mlle. A. n'a pas proportionné la continuité d'une tradition proprement bourgeoise. En effet, nombreux des petits-enfants de cette dame ont été au lycée public et, de par leurs routines quotidiennes, ils ne se distinguent guère des personnes d'origine plus modeste ou (comme moi) étrangère. Est-ce cela, je me demande, ce qu'on appelle "la dégringolade"? Il se peut que, pour les vieilles dames avec lesquelles j'ai eu affaire, la perte des marques de distinction – l'étiquette, les apparences, et, surtout, l'inclusion aux cercles sociaux adéquats – représentait un lot presque aussi effroyable que la misère économique. En refusant les mariages hors norme, elles ont pu maintenir "une certaine apparence", c'est-à-dire, l'illusion de continuité.

Il est possible que, dans certains cas, les tantes célibataires sont devenues les dépositaires d'une mémoire lignagère, trouvant, aux yeux des autres, une place importante dans la famille. Toutefois, les femmes que j'ai interviewées n'ont pas mis en valeur ce genre de rôle. Les soeurs C., au contraire, ont mentionné que les jeunes de la famille – les neveux et les nièces – ne s'intéressaient pas beaucoup au passé. Chacun avait fait son chemin dans la vie : l'un est devenu artisan-menuisier, et une autre, encore célibataire, a adopté un en-

fant colombien... Mes interlocutrices ne censuraient pas la jeune génération ouvertement, mais elles laissaient comprendre que, autrefois, les choses ne se faisaient pas comme ça. D'une façon encore plus significative, les dames C. n'ont pas choisi ces jeunes, les enfants de leurs frères, comme héritiers des souvenirs matériels de la famille. Avec la justification que ceux-ci n'auraient pas l'argent pour payer les impôts de l'héritage, elles ont préféré vendre leur maison, et tout son contenu, en viager. L'aînée m'a confié avec beaucoup de satisfaction qu'elles avaient réussi à trouver une "charmante famille" "très croyante" – le père PDG, la maman femme au foyer et leurs six enfants – pour acheter la maison. Il est fort probable que ces héritiers symboliques du patrimoine familial des soeurs, correspondaient de plus près à leurs idéaux que les enfants de leurs frères.

Je reste sur un constat ironique : que ces femmes célibataires, en *préservant* un certain mode de vie, n'ont pas garanti sa *perpétuation*. Au contraire, elles seraient devenues porteuses d'une culture considérée par la plupart des personnes de leur entourage comme conservatrice et désuète. Certainement, elles ont joué un rôle indirect dans l'évolution des mœurs. Après tout, à ce moment dans l'histoire, avec la consolidation de la famille conjugale, quoi de plus logique que de laisser un élément "marginal" – les femmes célibataires – s'occuper de l'autre – les vieux parents? Mais, elles n'ont pas été directement responsables pour la reproduction sociale de la famille, ni pour la socialisation des futures générations. Cette responsabilité a échoué aux autres de la lignée, sans doute ceux qui ont fait preuve d'une plus grande flexibilité, visant dans certains cas la "reconversion" des capitaux (Bourdieu 1994), dans d'autres une situation sociale et économique carrément plus modeste.

Finalement, il faut insister que je ne voudrais pas réduire des personnages complexes à la seule dimension de leur état célibataire. Sans doute, le ton nostalgique des entretiens est dû en partie à l'âge avancé de mes interviewées, et au fait qu'elles ne voyagent plus tellement, qu'elles n'exercent plus de vie professionnelle. En plus, il ne faudrait pas ignorer les bouleversements sociaux, surtout pendant les années soixante, qui ont produit "une fracture dans la suite des générations de ce dernier siècle" (Attias-Donfut 1995 : 182). Des femmes nées au début du siècle, même celles qui se sont mariées et eu des enfants peuvent sentir qu'elles n'ont pas garanti la continuité familiale voulue. Enfin, l'analyse du célibat de ces vieilles dames révèle des convergences et des différences, entre elles, et par rapport à d'autres personnages, d'autres

époques, y comprise la nôtre. La façon dans laquelle mes interlocutrices remémorent leur jeunesse pendant les entretiens avec moi – leur manière de se regarder, tout en ayant le souci de “maintenir les apparences” – se renvoie à un jeu subtile de miroirs. Elles ont peut-être cru trouver en moi, en tant que chercheur, une autre sorte de héritière – non pas celle qui reproduirait un mode de vie tel qu’elles l’ont connu, mais quelqu’un qui saurait chérir ces bijoux du passé pour ce qu’ils nous enseignent.

Epilogue

Sur la cheminée de Mlle. G., on voit un portrait d’elle à la Belle Époque. En la regardant, jeune fille radieuse, le chapeau coquettement juché sur de longs cheveux bouclés, on a du mal à croire ce que dit l’une de nos dames : «Les garçons? On n’y pensait pas». Mais, lire dans cette photo jaunie les désirs romantiques d’adolescence ne serait-ce pas céder à l’univers symbolique du chercheur ? Qui sait vers quels horizons ces yeux rêveurs se portent. Peut-être pense-t-elle au prochain anniversaire de son papa, ou à la plaisanterie d’une copine, ou encore, contemple-t-elle peut-être la joie sublime d’une vie religieuse. Comment savoir ?

Notre analyse contient une faille fondamentale – comment reconstruire à partir des témoignages de femmes âgées, situées dans le contexte des années 80, l’expérience vécue par des jeunes filles nubiles de 1920 ? Certainement, les souvenirs de jeunesse ont été réélaborés au cours des années. Peut-être le système de valeurs capté ici doit être considéré comme une rationalisation après coup plutôt qu’une explication du célibat. Pour bien évaluer les valeurs de cette époque-là, il nous faudrait d’autres sources : des lettres, des journaux intimes, des écrits littéraires Pour l’instant, à la base de notre lecture des témoignages, nous restons avec l’hypothèse suivante.

Les femmes bourgeoises nées au début du siècle ont été prises dans un feu croisé entre l’importance théorique de l’amour romantique et les mécanismes sociaux encore en place pour perpétuer la société de classes : dot, séparation des sexes, absence de lieux de sociabilité.... Les parents n’ont pas été plus actifs dans la recherche d’un gendre parce que leurs filles, en leur tenant compagnie, remplissaient une fonction fort utile. Enfin, parents et filles ont agi selon une éthique familiale qui allait à l’encontre de la philosophie individualiste, éthique selon laquelle «l’individu» se confond avec «la famille», et

on se réalisait «en faisant son devoir». La guerre de 14-18, en réduisant de 20% le nombre d'époux potentiels, n'a été que la goutte d'eau qui a fait déborder l'océan.

Références Bibliographiques

- ATTIAS-DONFUT, Claudine. 1995. "En France : corésidence et transmission patrimoniale". In *La famille en Europe : Parenté et perpétuation familiale*. Pris : LaDécouverte.
- BASCH, Françoise. 1979. *Les femmes victorienne: roman et société*. Paris :Payot.
- BOURDIEU, Pierre.1962. "Célibat et condition paysanne". *Etudes Rurales* 5-6:32-137.
- BURGUIÈRE, André. 1986. "Logique des familles". In *Histoire de la famille, vol. 3: Le choc des modernités*. Paris: Armand Colin.
- CACOULAUT, Marlène.1984. "Diplôme et célibat:les femmes professeurs de lycée entre les deux guerres". In *Madame ou Mademoiselle?* Paris: Editions Montalba.
- CHARBIT, Yves. 1987. *Famille et nuptialité dans la Caraïbe*, Paris, INED-PUF, Cahier no 114.
- CORNELL, Laurel L. 1984. "Why are there no spinsters in Japan?" *Journal of Family History* , 9(4):326-339.
- DAUPHIN, Cécile. 1984 . "Histoire d'un stéréotype:la vieille fille." In *Madame ou Mademoiselle?* Paris: Montalba.
- FONSECA, Claudia. 1987. "Alliés et ennemis en famille :le conflit entre consanguins et afins dans un bidonville brésilien." *Les Temps Modernes*, 499: 28-58.
- FONSECA, Claudia. 2001 "Philanderers, cuckolds, and wily women: a reexamination of gender relations in a Brazilian working-class neighborhood". In Numéro especial sobre "Men and masculinities in Latin America" organizado por Matthew Gutmann, *Men and masculinities* 3(3): 261-277.
- FOUCAULT, Michel. 1977. *História da sexualidade, vol 1*. Rio de janeiro : Graal.
- GULLESTAD, Marianne et Martine SEGALÉN (orgs.). 1995. *La famille en Europe: parenté et perpétuation familiale*. Editions: La Découverte.
- GUTWIRTH, Jacques et Colette PETONNET (orgs.). 1987. *Les Chemins de la ville :enquêtes en Anthropologie Urbaine*. Paris:Editions du C.T.H.S.

- HENRY, Louis. 1966. "Perturbation de la nuptialité résultant de la guerre de 14-18". *Population* 21(2):273-332.
- KNIBIEHLER, Yvonne. 1983. *De la Pucelle à la minette : les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*. Paris : Temps Actuels.
- LE WITA, Béatrix et Annick SJÖGREN. « La bourgeoisie, tabou et fascination ». In *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques*, Jacques Gutwirth & Colette Pétonnet (eds.). Paris : CTHS.
- MAISON, Dominique et MILLET. 1974. "La nuptialité". *Population* 29, n° spécial, juin.
- MARTIN-FUGIER, Anne. 1979. *La Place des bonnes: la domesticité féminine en 1900*. Paris:Grasset.
- MARTIN-FUGIER, Anne. 1983. *La Bourgeoise*. Paris : Bernard Grasset.
- PERROT, Michelle. 1991. "À margem : solteiros e solitários." In *História da vida privada, vol. 4 : Da Revolução Francesa à Primeira Guerra*. São Paulo : Companhia das Letras.
- PEZERAT, Pierrette et Danielle POUBLAN. 1984. "Femmes sans maris : les employées des postes." In *Madame ou Mademoiselle ? Itinéraires de la Solitude Féminine 18 ème au 20ème siècle*. Paris:Editions Montalba.
- PINÇON, Michel et Monique PINÇON-CHARLOT. 1991. "Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance social et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif" *Genèses* 3 : 120-133.
- SAINT-MARTIN, Monique de. 1980. « Une grande famille ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 31.
- SEGALEN, Martine. 1986. "La révolution industrielle: du prolétaire au bourgeois." In *Histoire de la famille, vol.3: Le choc des modernités*. Paris: Armand Colin.
- SMITH, Bonnie. 1985. *Ladies of the leisure class*. Princeton University Press.
- WATKINS, Susan Cotts. 1984. "Spinsters". *The Journal of Family History* 9(4):310-325.
- ZONABEND, Françoise. 1980. *La mémoire longue*. Paris : P.U.F.
- ZONABEND, Françoise. 1981. "Le très proche et le pas trop loin". *Ethnologie Française* : 311 – 318.

